

QUOI DE MEUF - ÉPISODE (COURT) 103 "Le coût de la vie de Deborah Levy"

CLÉMENTINE - Bienvenue dans ce mini-épisode consacré à un objet culturel. On a déjà fait le tri dans la rentrée littéraire, mais on a lu une oeuvre qui émerge et sort du lot, ou plutôt deux pour le prix d'une : "Ce que je ne veux pas savoir" et "Le Coût de la vie", doublon gagnant de la romancière britannique Deborah Levy, publiés en France aux *Éditions du sous sol* et traduits par Céline Leroy.

De quoi parle cette *living autobiography* ?

PAULINE - Dans "Ce que je ne veux pas savoir", l'autrice revient sur son enfance en Afrique du Sud. Elle est née à la fin des années 1950 en Afrique du Sud. Son père était militant contre l'apartheid et a été emprisonné, et sa mère s'est sacrifiée en étant dactylo pour faire vivre la famille. Elle-même a été envoyée vivre chez une lointaine parente. Puis, sa famille a émigré au Royaume-Uni. Elle parle aussi de son propre rapport à la maternité et aux sacrifices, et aussi du racisme du point de vue des Blancs (comme Doris Lessing, en Rhodésie du Sud-Zimbabwe). Elle dit que les Blancs ont peur des Noirs parce qu'ils savent qu'ils les ont maltraités.

CLÉMENTINE - "Le coût de la vie" traite de la maturité, le divorce, la figure de la mère seule mais aussi de la chambre à soi de l'écrivain-e. La narratrice se sépare de son conjoint, elle fait les cartons, quitte la maison familiale et s'installe avec ses deux filles dans un appartement insalubre du nord de Londres. Elle utilise la métaphore du naufrage pour parler de son couple. Le livre raconte comment elle va fuir l'épave et tenter de surnager pour survivre. D'ailleurs, on pense au livre de la poétesse Adrienne Rich, "Diving Into the Wreck" ("Plonger dans le naufrage"). C'est un moment de crise où tous les sens sont en alerte. Elle galère financièrement, elle entre dans une phase très prolifique pour subvenir au besoin de sa famille, elle doit trouver un lieu où écrire et s'installer dans la cabane de jardin d'une amie, sa mère meurt et elle est désorientée dans la ville.

Suggestion : "A priori, le chaos représente notre pire crainte, mais j'en suis venue à croire que c'est peut-être ce que nous désirons le plus. Si nous ne croyons pas à l'avenir que nous planifions, à la maison que nous payons avec un emprunt, à la personne qui dort à nos côtés, alors peut-être qu'une tempête (longtemps tapie dans les nuages) pourrait nous rapprocher de ce que nous voulons être au monde."

C'est qui Deborah Levy ?

PAULINE - Elle a d'abord écrit des pièces de théâtre puis des romans (*Hot milk* et *The man who saw everything*) et elle est admirée dans le monde anglo-saxon. Ses pièces ont été jouées par la *Royal Shakespeare Company*. Elle est souvent short-listée pour le prix *Booker*, très prestigieux, et on espère qu'elle va finir

par recevoir une haute distinction. Là, elle est en lice pour les prix *Médicis et Femina*. Elle a surtout fait des romans, mais là elle dit qu'elle utilise un "je" qui n'est pas totalement elle. Le premier tome est sorti en 2013 et le second en 2018. Elle a commencé cette "autobiographie vivante" quand elle avait 40 ans, l'a poursuivie à 50 ans et a prédit qu'elle ferait la suite à 60 ans. Elle trouve qu'il y a peu de matière littéraire sur ces années-là de la vie des femmes et c'est vrai que ces récits-là nous manquaient.

CLÉMENTINE - La structure c'est son sujet, puisqu'elle écrit dans une cabane de jardin, pas chic du tout. Elle explique que : *"ce que je ne veux pas savoir : la narratrice pleure dans des escalators... et on ne sait pas pourquoi. En fait c'est l'histoire ancienne, celle de son enfance en Afrique du sud, qui la poursuit des années plus tard et la fait pleurer"*.

PAULINE - Le sujet m'a fait penser à l'héroïne du livre de Chloé Delaume "Coeur synthétique", sur les errances affectives d'une femme de 46 ans qui vient de se séparer. C'est cool que les autrices s'emparent de ce sujet. Mais, le texte de Levy est à mon sens beaucoup plus puissant et elle a expliqué sa démarche dans la presse, qui a vraiment un visée politique autant d'être poétique, avec des vrais enjeux de représentation pour les femmes.

"I'm trying to get away from that old-fashioned female character as written by men for women, which is all about suffering, endurance and sacrifice", dit-elle au Guardian. *If a woman steps out of society's story, my point is that is a pretty good place to be. My book is about the joy of creating a home for this other life"*. Elle est féministe, elle porte toujours des perles, elle est très anti-Marie Kondo, et pendant le confinement on lui a demandé un livre "doudou". Et, elle a recommandé l'autobiographie complètement déchirée de Salvador Dali, lol.

Notre avis

CLÉMENTINE - Pour moi, c'est une incroyable découverte, très au-dessus du reste pour cette rentrée. C'est des livres très courts (ouf). Entre l'essai personnel, mémoires et médiation, comme Maggie Nelson (*Bleuets*), qui mêlent réflexion, récit et références littéraires et philosophiques. C'est une réflexion assez fulgurante et éloquente sur la maturité de femme, sur ce que la séparation de la vie conjugale fait à l'identité féminine. D'ailleurs, elle évoque parfois Simone de Beauvoir, son indépendance, son choix de ne pas avoir d'enfant, la féminité comme mascarade. Mais, aussi d'autres figures tutélaires qui sont comme des phares dans la nuit. Notamment, elle évoque Marguerite Duras qui a écrit un texte incroyable sur la maternité, qui l'a compare à un jardin que vos enfants piétinent et à une banlieue de la féminité. Elle parle aussi d'autres artistes comme Louise Bourgeois. Elle pose la question : est-on le personnage secondaire de sa propre vie ? Il y a un ton et une qualité d'observation qui en fait la grande œuvre du "middle age", c'est-à-dire la période de la quarantaine ou la cinquantaine où on est à la fois dans le dur et le

ventre mou de la vie. D'ailleurs, Laure Adler en parle aussi dans son dernier livre où elle parle du coût de la vie et du prix de la liberté.

PAULINE - C'est vraiment magnifique. Pour moi aussi, c'est une découverte et même si j'ai lu que quelques livres de la rentrée littéraire, celui-ci me paraît vraiment au-dessus des autres aussi. Deborah Levy aborde des sujets qui englobent à la fois la banalité et le vertigineux : Comment un système se disloque après un divorce ? Comment les femmes consomment toute leur énergie en essayant de bâtir des foyers "fonctionnels" qui ont pour principal résultat de satisfaire les besoins des autres (et pas les siens) ? Comment débouche-t-on une tuyauterie ? Comment on se chauffe dans un appartement hors d'âge où la chaudière est tout le temps en panne ? Comment on écrit quand on a pas de place et pas de bureau ? La figure de la femme divorcée, et ses représentations, en ont fait une figure plutôt passive ou sujet à plaisanterie. Là, il y a de l'humour mais on est très loin d'un journal superficiel fait d'auto-dérision.

L'héroïne-auteure est tout le temps dans l'action. Elle écrit et elle se débat avec le deuil de sa relation. Elle pense à la poésie de Dickinson et à comment éradiquer les mites en même temps. Et, c'est la même perfection d'écriture pour décrire les deux. Il n'y a pas de petit sujet, c'est une démonstration éblouissante. Je parlais de Delaume tout à l'heure, c'est pas du tout la même démarche car elle voulait faire une parodie de *chick-litt*. Mais, pour moi Levy arrive à faire ce qu'elle a pas forcément réussi à atteindre : c'est-à-dire d'éclairer d'une lumière crue les détails du "déclassement", après une séparation, la sortie de la famille nucléaire traditionnelle, le logement plus petit et les jardinières de fleurs rescapées de l'ancienne maison qui ne rentrent pas sur le petit balcon, et le fait qu'il faille écrire pour nourrir ses filles, qu'il faut vivre alors qu'on a l'esprit colonisé par l'histoire d'amour terminé. Elle parle aussi du fantôme qui devient les idéaux amoureux d'une vie partagée jusqu'à la mort. L'écriture est très précise, ça alterne entre caresse et griffure. Elle te parle de ses chaussons d'intérieur, et après elle te dit qu'elle sait pas comment vivre dans cette nouvelle vie. C'est à la fois dense et elle convoque plein de citations, et en même temps, il y a une économie de mot et une justesse absolue dans les mots qu'elle utilise ce qu'elle décrit. C'est bouleversant. Et ce "je" dont elle dit que c'est elle et pas elle en même temps, je trouve qu'il est puissant et il résout plein de dilemmes posés dans d'autres livres de la rentrée littéraire. C'est incroyable comment Deborah Levy concilie son entreprise littéraire ambitieuse (parler des avatars de la féminité) avec la quotidienneté et presque la trivialité de ce "je". D'ailleurs, pourquoi on la découvre si tard en France, Clémentine ?

CLÉMENTINE - Sa traductrice Céline Leroy l'explique : "*C'est un hasard. Son roman "Sous l'eau" a été publié chez Flammarion il y a quelques années et n'a pas marché. Flammarion n'a pas poursuivi. Les Éditions du sous-sol ont acheté ces titres, mais aussi son dernier roman en date "The man who saw everything" que nous ferons après la publication du troisième volume de la "Living autobiography". D'ailleurs, elle nous a parlé de son travail de traduction : "Quant à l'écriture, elle*

diffère un peu de ses romans. d'une simplicité qui n'est qu'apparente. Les mots sont simples, mais choisis très minutieusement et répétés à des endroits stratégiques pour renforcer son propos. c'est un tissu très dense de références personnelles et culturelles qui se renvoient sans cesse la balle à l'intérieur de chaque livre et d'un livre à l'autre. j'aime beaucoup comment elle travaille l'anecdote, aussi, la petite histoire qui en fait dit tout d'une vie, du fonctionnement de notre société".

PAULINE - C'est vrai que c'est de la dentelle cette écriture, et j'ai envie de dire que la traduction est aussi une réussite. On sent qu'il y a vraiment un respect du rythme, du ton et une grande fluidité. Ça aussi, c'est un tour de force à réussir. D'ailleurs, elle a aussi traduit Maggie Nelson. Trop hâte de lire le troisième volet et le roman !

Générique

Quoi de Meuf est une émission de Nouvelles Écoutes, cet épisode est conçu par Clémentine Gallot et présenté avec Pauline Verduzier. Mixage par Laurie Galligani. Générique réalisé par Aurore Meyer Mahieu. Lecture, Prise de son, Montage et coordination par Ashley Tola.